

# **Une réflexion autour de la frontière. Entretien avec Sandro Mezzadra**

Lucio Castracani<sup>1</sup>  
Université de Montréal

Sandro Mezzadra est professeur associé de philosophie politique à l'université de Bologne et un militant dans les mouvements sociaux. Ces dernières années, il a largement contribué à la relecture des processus migratoires, du capitalisme contemporain et de la globalisation, tout en soulignant l'importance de considérer la « tension permanente » au sein de ces processus entre les assemblages de pouvoir et la production de subjectivités qui les remettent en question constamment.

Dans cet entretien, nous avons parlé de son livre, *Border as Method, or, the Multiplication of Labor* (2013), écrit avec Brett Neilson, qui porte sur les changements que la mondialisation a apportés dans le monde du travail et sur les approches réflexives à privilégier pour mieux les cerner. La figure de l'étranger y est souvent évoquée, notamment dans le contexte contemporain, dans lequel la notion simmelienne peut être repensée à nouveaux frais. Mais le point central de la réflexion est le lien entre contrôle migratoire et travail, que Mezzadra explore d'un œil critique, en le déconstruisant et en le précisant davantage. La complexité de la relation entre migration et travail reflète l'hétérogénéité des statuts migratoires, ainsi que les différentes formes et figures du travail actuel. Cependant, cette complexité laisse toujours la porte ouverte à de nouvelles pistes de coopération entre les différentes expressions du travail vivant tout comme à des politiques

---

<sup>1</sup> Entrevue en italien. Je remercie Sandra El Ouerguemi pour sa contribution à la traduction.

radicales. Les concepts de *la frontière*, de *l'inclusion différentielle* et de *la multiplication du travail* ou encore l'importance de reconnaître *une autonomie des parcours migratoires* malgré les contraintes concrètes et matérielles qui brident la mobilité forment une boîte à outils, qui est constamment remplie et renouvelée par Mezzadra, tout en représentant également un bilan de ses expériences en tant que militant.

Parmi ses publications, mentionnons : *Nei cantieri marxiani. Il soggetto e la sua produzione* (2014), *Border as Method, or, The Multiplication of Labor* (2013, avec Brett Neilson), *The Borders of Justice* (2011, avec Étienne Balibar et Ranabir Samaddar), *Crisis in the Global Economy. Financial Markets, Social Struggles, and New Political Scenarios* (2010, avec Andrea Fumagalli), *La condizione postcoloniale. Storia e politica nel presente globale* (2008) et *Diritto di fuga. Migrazioni, cittadinanza, globalizzazione*. (2006).

\* \* \*

*Dans le livre que vous avez écrit avec Brett Neilson, Border as Method, vous notez qu'afin de mieux comprendre la mondialisation et ses processus, la frontière ne doit pas être interprétée seulement en tant qu'objet, mais aussi d'un point de vue épistémologique. Pouvez-vous expliquer un peu comment vous êtes arrivés à développer cette approche? Il s'agit également d'une opération de décentrement par rapport à d'autres analyses critiques sur les migrations et le fonctionnement du système capitaliste, construites autour de couples binaires tels qu'inclusion-exclusion, centre-périphérie, migration légale-migration illégale.*

**Sandro Mezzadra :** La réponse à cette question est sans doute affirmative. Ce livre représente pour nous, tant pour moi que pour Brett, l'accomplissement provisoire de plusieurs années de travail, tant de recherche que de militance autour de la problématique de la frontière. C'était une sorte de combat au corps-à-corps avec la frontière, qui nous a amenés à prendre conscience progressivement de sa complexité et du fait qu'au-delà d'être une institution centrale que nous rencontrons au quotidien, elle est également la grille épistémique qui organise la manière dans laquelle nous développons nos pratiques.

Plus particulièrement, en réfléchissant au fondement de votre question sur l'importance d'une série de couples binaires dans notre façon de penser la politique et la société, il est évident que le fonctionnement même des couples binaires, comme, par exemple, celui de l'inclusion-

exclusion, présuppose que la frontière est opérationnelle. Nous tentons de suspendre, pour utiliser un terme de la phénoménologie, ce fonctionnement et de nous déplacer sur la frontière, en essayant de racheter la productivité et de l'utiliser contre la frontière même. Nous sommes partis d'une observation d'un auteur qui a été un interlocuteur très important pour moi ces dernières années, Étienne Balibar. Il y a plus de quinze ans, Balibar (1997) observait à quel point il était paradoxal de devoir élaborer une définition de la frontière. C'est paradoxal, car définir signifie justement tracer une frontière, comme il ressort, évidemment, de l'étymologie du terme « définir », constitué sur le latin *finis*, qui est un des termes pour indiquer justement les « confins »<sup>2</sup>. Nous nous trouvons donc dans une situation où définir la frontière est particulièrement difficile, car ce qui est censé être défini, c'est-à-dire la frontière, c'est également l'outil opérationnel pour la définition. Devant ce « cercle vicieux », comme Étienne le nommait, notre tentative en *Border as Method* est de transformer ce cercle vicieux dans un cercle productif. Ce livre englobe, donc, plusieurs aspects particuliers au champ des études critiques sur les frontières. Parmi ceux-ci, il y a le fait que nous ne prenons pas en compte ce concept seulement en tant qu'objet de recherche et de critique théorique et politique, mais aussi comme un point de vue à partir duquel il est possible d'analyser, dans l'ensemble et de manière critique, les processus de mondialisation.

*Cette attention que vous portez à la dimension productive de la frontière reflète aussi un dialogue intellectuel avec Michel Foucault.*

**Sandro Mezzadra :** Oui, sûrement, Foucault est très présent dans nos travaux, et nous essayons de le faire dialoguer constamment avec Marx; ceci qualifie la façon dont nous nous plaçons dans le champ très hétérogène des études foucauldienne et des usages qui en ont été faits. Certainement, nous reprenons de Foucault un aspect qui caractérise l'approche de notre travail, c'est-à-dire le soupçon, l'insatisfaction substantielle face à une analyse du pouvoir qui considère le pouvoir en termes de pouvoir négatif. Comme le disait Foucault, le terme « négatif » est clairement utilisé dans un sens descriptif, du pouvoir comme blocage, comme obstruction, comme interdit. C'est l'hypothèse répressive que Foucault discute, en particulier dans *La volonté de savoir* (1976), le premier tome de *l'Histoire de la sexualité*.

Il est évident que la frontière peut être l'exemplification d'une image du pouvoir négatif. Il suffit de penser à la grande importance que l'image

---

<sup>2</sup> Le terme « confins » est plus proche du mot utilisé par Mezzadra en italien, « *confine* », et il reflète aussi la racine étymologique.

du mur a dans les études sur ce sujet. Pensons au mur physique, comme celui de la frontière entre les États-Unis et le Mexique ou les enclaves de Ceuta et Melilla, mais aussi au mur métaphorique, comme celui de la « Forteresse Europe ». Évidemment, le mur fonctionne comme une image puissante de limite, de blocage, d'obstruction. Nous pensons que se focaliser de façon unilatérale sur cette image et sur cette notion de frontière et sur le pouvoir qui y est investi est, en fin de compte, trompeur. Car cela nous montre uniquement une partie des opérations de la frontière et ne nous laisse pas voir toute une autre série de modalités d'opération, qui ne peuvent pas être définies en termes négatifs seulement. De ce point de vue, nous insistons beaucoup sur la dimension productive des opérations caractérisant le fonctionnement de la frontière, en nous penchant sur la façon dont le geste qui trace la frontière et aussi les techniques liées à sa gestion contribuent à produire des espaces et des subjectivités. De plus, de manière générale, pour reprendre l'image du mur, il est facile de comprendre que cette image conduit à concevoir la frontière comme une chose, comme quelque chose d'extrêmement solide et stable. Et nous ne trouvons pas qu'il soit productif de la penser comme étant une chose; nous pensons plutôt, en faisant référence à la définition de Marx du capital, qu'il est plus utile, d'un point de vue critique, de considérer la frontière comme un système de relations sociales dans lequel plusieurs choses peuvent s'interposer. Ces choses peuvent être : le mur, mais aussi les technologies numériques qui contribuent à une sorte de dématérialisation de la frontière et que la pensée critique doit prendre en considération. Bien entendu, cela signifie qu'il n'est pas question de perdre de vue la matérialité absolue que la frontière a pour la vie de millions de femmes et d'hommes de ce monde qui y sont quotidiennement exposés, et cela même dans sa dimension la plus dématérialisée et numérisée possible.

*Ce numéro de la revue Altérités est consacré à l'image de l'étranger de Georg Simmel. Il me semble que votre façon de penser le rapport entre inclusion et exclusion évoque cette figure.*

**Sandro Mezzadra :** Simmel a été un auteur plutôt important pour moi. Ce qui m'intéresse chez lui c'est le jeu, le conflit entre centre et marge, qui est cristallisé dans la figure de l'étranger. Le fait que pour Simmel l'étranger est le sujet le plus construit socialement signifie que dans l'étranger se reflète l'enjeu de l'ensemble de l'organisation d'une société et de ses dispositifs de spatialisation. Donc, l'étranger, pour moi, c'est une figure liminale, une figure où se croisent le centre et la marge, une figure qui, de quelque façon, a actualisé, avec d'autres figures, les réflexions qui m'ont amené à utiliser le concept d'inclusion différentielle. Je me suis intéressé à Simmel alors que j'étudiais la philosophie et la sociologie allemandes, notamment cet aspect de la

spatialisation des systèmes sociaux, et il me paraît que la figure de l'étranger est fondamentale parce qu'elle est construite à l'entrecroisement des codes du système social et des dispositifs de spatialisation. Il a certainement été une des références qui ont marqué notre façon d'imaginer le rapport entre inclusion et exclusion.

*Vous venez de mentionner l'inclusion différentielle, qui est un concept central de votre pensée. Comment est né ce concept?*

**Sandro Mezzadra :** Oui, c'est un des concepts piliers de notre travail sur les frontières. C'est un concept qui a plusieurs couches de signification. D'abord, si nous regardons nos sources d'inspiration, il y a, d'un côté, un certain féminisme radical et, de l'autre, des traditions complexes de la pensée antiraciste et anticoloniale, qui ont remis en question, depuis longtemps, la productivité d'une opposition binaire, nette entre inclusion et exclusion. Cela est évident dans le cas des femmes, car tous les dispositifs d'exclusion qui les ont comme cible se sont développés à partir de l'inclusion des femmes en tant que mères, en tant que procréatrices, et, donc, cette image remet en question la possibilité de définir les femmes comme de simples sujets exclus. Naturellement, pour aller plus loin, il faudrait revoir les différents courants de la pensée féministe qui ont eu des contributions importantes au développement ultérieur de ce concept. Tant la pensée féministe que la pensée antiraciste se sont intéressées à l'ensemble des stratifications hiérarchiques de la citoyenneté et du marché du travail, qui peuvent être analysées comme étant des frontières internes de la citoyenneté et du marché du travail.

En outre, Brett et moi avons manifesté, à partir de contextes géographiques différents, notre insatisfaction par rapport à la focalisation de la théorie critique dans les dernières quinze, vingt années sur les processus d'exclusion, notamment dans notre dialogue critique avec Giorgio Agamben. Cette focalisation sur la dénonciation des processus d'exclusion semble prendre fin involontairement en mettant l'état d'inclusion à l'abri de la critique, et nous avons essayé de réagir contre cette situation, qui nous paraît insatisfaisante.

Enfin, par rapport au concept d'inclusion différentielle, il nous semble que plusieurs parties du monde passent par une crise profonde des modèles existants d'intégration et donc d'inclusion – ceux qui, dans notre expérience « occidentale », sont liés au Welfare –, sans pour autant observer une transition linéaire à d'autres modèles d'intégration et d'inclusion. En revanche, le fait d'estomper les frontières entre inclusion et exclusion et de produire différentes nuances d'inclusion et

d'exclusion semble être une caractéristique fondamentale de nos jours. La figure même de l'inclusion tend à se décomposer au profit des lignes de fracture et des dispositifs d'articulation hiérarchique. Cela est évidemment lié aux transformations du mode de production capitaliste et du travail, que nous analysons du point de vue des migrations, mais pas seulement. Dans cette situation, il nous semblait important, en regardant les frontières et leur rôle dans la gestion des mouvements migratoires, de souligner l'existence d'un ensemble de phénomènes que nous pouvons résumer en parlant de la multiplication des statuts des modèles migratoires. Cette multiplication, nous essayons de la déceler tant du point de vue subjectif des migrations et de leur composition que de celui des politiques, qui sont de plus en plus définies en termes de « *migration management* ». En regardant les deux côtés de ce processus de multiplication, il nous semble que l'opposition nette entre inclusion et exclusion ne fonctionne pas d'un point de vue analytique.

*La criminalisation du migrant est l'exemple le plus utilisé dans vos textes pour expliquer la façon dont l'inclusion différentielle se déploie dans la reproduction et la discipline du travail. Cependant, vous soulignez que cette production légale d'illégalité (De Genova 2006) est liée à d'autres facettes du contrôle de la mobilité humaine, comme les politiques humanitaires et celles d'intégration ou les programmes de migration temporaire. Je voudrais laisser de côté la représentation du migrant comme criminel et parler avec vous d'une autre représentation du migrant, celle du migrant comme victime. Il s'agit d'une représentation qui soutient les politiques humanitaires, mais aussi, et je pense au contexte canadien, les volets « peu-qualifiés » du programme de migration temporaire. Je voudrais réfléchir avec vous sur cette représentation, qui participe à l'inclusion différentielle, légitimant ainsi la façon dont les migrants sont insérés sur le marché du travail.*

**Sandro Mezzadra :** Il nous semble qu'en tenant compte des migrations, cet estompement dont je viens de parler, entre inclusion et exclusion, en ressort d'une façon évidente. De ce point de vue, nous essayons de comprendre la fonction remplie par l'humanitaire en regardant en premier lieu les effets qu'il a sur la production des subjectivités, plus particulièrement sur les subjectivités migrantes. Nous ne sommes certainement pas les premiers à le faire; plusieurs anthropologues, dont Didier Fassin, l'ont fait de façon efficace ces dernières années. La raison humanitaire – comme est souvent définie la façon dont on conçoit et promeut la subjectivité des « assistés », en réitérant ainsi la victimisation – constitue une question fondamentale, qui prend différentes formes selon les contextes. Personnellement, j'ai commencé à développer une critique des dispositifs de victimisation dans le contexte italien dès le début des années 1990.

Si l'on observe la dimension globale des politiques de contrôle des frontières et des migrations qui se déploie entre les deux pôles de l'humanitaire et de la militarisation, il semble qu'il y ait une sorte de continuum. Nous essayons de mettre en lumière comment les dispositifs et les processus de subjectivation agissent et se déploient sur le champ des tensions délimité par ces deux pôles et quelles en sont les retombées sur le marché du travail. Il suffit de regarder, par exemple, la façon à travers laquelle plusieurs organisations internationales – des acteurs mondiaux comme l'Organisation internationale pour les migrations (OIM) – adoptent une rhétorique à caractère humanitaire dans leurs programmes de formation d'une force de travail aspirante à l'immigration, tant dans le secteur du travail domestique que dans le secteur agricole. Les programmes de migration saisonnière ont souvent des justifications rhétoriques, en s'appuyant sur l'arsenal de l'humanitarisme selon des contextes différents. Cela ne signifie pas, bien sûr, abandonner tout ce qui est associé à l'humanitaire en haussant les épaules. Les choses sont, certes, plus complexes. Si l'on scrute le champ des tensions entre actions humanitaires et actions militaires, il est évident que plus on se rapproche de l'humanitaire, moins les choses sont graves. C'est pourquoi il s'agit de développer une position capable de faire front à la complexité de ces dispositifs de gouvernance, parce que ce sont, très souvent, les migrants qui essaient d'utiliser les dispositifs tant rhétoriques que politiques de l'humanitaire. Il s'agit réellement de développer un point de vue critique, qui soit à la fois radical et exhaustif, en prenant en compte toute la complexité de la situation.

*L'hétérogénéisation du monde contemporain par la multiplication des frontières et des formes du capitalisme dans l'espace, ainsi que l'augmentation du nombre des sujets qui en sont touchés est un point central de Border as Method. Cette problématique est entrecoupée souvent de la question de la (re)composition des luttes sociales et politiques, que j'aimerais aborder avec vous, à partir de deux approches différentes et de leurs articulations possibles : ontologique, comme elle est présentée dans Border as Method, et sociologique.*

**Sandro Mezzadra :** C'est une question liée au concept de multiplication du travail. Nous avons en effet essayé de documenter dans plusieurs parties du monde l'explosion de la figure du travailleur au-delà des frontières considérées comme étant absolues, entre le Nord et le Sud à travers la planète. Ces dernières décennies, nous avons fait face à une hétérogénéisation radicale des positions, des statuts, des comportements et des tâches caractérisant la composition du travail vivant. Bien évidemment, nous essayons d'expliquer cette situation à travers des analyses à caractère sociologique, mais nous faisons également référence à un plan que nous pouvons définir

ontologique ou, plus modestement, théorico-politique. C'est sur ce plan-ci que nous avons développé la discussion autour du concept de multitude, en particulier à l'intérieur de l'opéraïsme et du post-opéraïsme italien. Il s'agit d'une discussion autour de la nécessité de construire des modèles de réarticulation de l'unité politique du travail ou, plus simplement, autour des dominés et des exploités. Ce besoin ne comporte pas cependant la subordination de la multiplicité des positions constitutives du travail à une figure dominante, qui pourrait être définie en termes sociologiques comme étant une composante particulière de classe ou, en termes politiques, en tant que parti. Nous tentons donc d'approfondir ce genre de recherches et de requalifier les termes du problème afin de les préciser davantage.

*Border as Method* n'a pas de réponse au problème que vous soulevez avec justesse, celui de la recomposition des luttes sociales et politiques. Il essaie, en revanche, de le reposer et d'en faire un discours sur la multiplicité qui ne perd pas de vue la nécessité d'unité. Ensuite, nous tentons de tester différents chemins pour nous attaquer à cette question; par exemple, la lecture politique d'un concept comme celui de traduction, qui joue un rôle important dans les luttes des migrants. Il s'agit donc de tentatives d'esquisser des pistes de travail. C'est une question qui peut être abordée efficacement à partir d'expériences pratiques. Nous ne pouvons pas trouver de solutions dans un livre; certes, les livres peuvent contribuer à identifier des tentatives de solutions, mais sur ce terrain, ce qui compte, c'est la vérification pratique. Nous avons tâché de mettre en évidence le *gap* auquel nous faisons face dans plusieurs parties du monde, un écart entre d'une part ce que nous appelons la multiplicité constitutive du travail vivant et d'autre part le fait qu'une série de pouvoirs communs tels le langage et la coopération sociale sont devenus des puissances productives par excellence. Nous mettons en lumière ce *gap* et essayons de le poser comme problème politique fondamental.

*Devant cette multiplication des formes du travail, les analyses qui définissent des composantes précises à partir de concepts comme celui du travail non libre ou des catégories administratives comme celle de travail peu qualifié, risquent-elles d'être essentialistes?*

**Sandro Mezzadra :** Je viens de publier un article dans un livre collectif (Jansen, Celikates et de Bloois 2015) sur les taxonomies, où je commence mon analyse en partant de la grande division entre l'immigration libre et l'immigration forcée, qui renvoie à une autre grande division, celle entre le travail libre et le travail forcé. Il est essentiel, je pense, de développer un esprit critique par rapport à ces taxonomies. Ces taxonomies ne sont pas neutres, il est banal de le dire,



mais ce type de pensée fait tellement partie du sens commun et de la pensée critique que l'on y construit des modèles théoriques et des données sur le terrain tout en oubliant qu'elles ne sont pas neutres. Elles ne sont pas neutres et ont des effets de réalité multiples. Prenons l'exemple de la question de la migration qualifiée et de la migration non qualifiée; nous mettons en évidence la frontière entre ces deux catégories, mais, encore une fois, elle est de plus en plus nuancée. En même temps, ces catégories ont un impact sur la vie des migrants dans plusieurs parties du monde. Il faut ajouter, selon moi, l'instabilité de ces catégories en relation avec la multiplication des statuts migratoires par comparaison à d'autres périodes historiques caractérisées par des mouvements migratoires consistants. Je crois que le point de vue critique à partir duquel il faudrait analyser les politiques migratoires de nos jours est la façon dont les politiques redéfinissent et recombinent en permanence les frontières entre les différentes catégories gouvernementales sur lesquelles les politiques migratoires sont construites. Cela nous dit quelque chose sur la particularité de la situation que nous vivons.

Il y a dans ce livre dont je vous parle un chapitre de Serhat Karakayali sur la transformation des politiques migratoires en Allemagne dans le cadre européen, après la fin du programme *Gastarbeiter* (n.tr. des travailleurs invités). Si l'on prend l'exemple de ce programme, il est évident qu'il était construit sur des catégories gouvernementales relativement stables. En revanche, Karakayali montre que de nos jours, pour comprendre le régime migratoire du travail contrôlé en Allemagne, il faut prendre en compte des expériences, des réglementations et des profils de migrants différents. Il n'est plus possible aujourd'hui de considérer seulement, comme à l'époque des *Gastarbeiter*, le cas des travailleurs turcs ou italiens dans les usines fordistes – à Cologne, par exemple –, qui étaient placés dans une condition de subordonnés aux travailleurs allemands, mais toujours dans le cadre d'un système de recrutement standardisé. Pour définir le cadre des politiques migratoires actuelles en Allemagne, Karakayali fonde son analyse sur trois groupes : les travailleuses domestiques, les travailleurs saisonniers en agriculture et les travailleurs précaires du domaine de la construction. Autour de ces trois figures se dresse un panorama de politiques migratoires beaucoup plus hétérogène par rapport à la figure un peu mythologique, mais aussi très réelle, de l'ouvrier turc qui travaillait chez Ford, à Cologne.

*Par ailleurs, cette taxonomie essaie d'absorber les subjectivités des migrants, qui passent par plusieurs statuts au cours de leurs expériences migratoires.*

**Sandro Mezzadra :** Comme je l'ai lu ce matin, je continue à faire référence à Karakayali. Il montre bien que les politiques migratoires construites autour des trois figures que je viens de mentionner recréent en partie – naturellement, en fonction de la stabilité du régime d'accumulation capitaliste en Allemagne – des pratiques qui ont caractérisé la migration transnationale et qui étaient fondées sur d'autres rationalités. Cela vaut aussi pour la migration circulaire, un autre rêve qui n'est pas lié seulement au Nord global mythologique, mais qui s'inscrit dans plusieurs parties du monde. Elle fait partie des pratiques de migration ayant une temporalité différente de celle qui prévoit le départ d'un pays A, la traversée des frontières internationales et l'insertion dans un pays B. Nous nous heurtons donc, une fois de plus, au problème des modèles d'intégration et d'inclusion.

*Récemment, en 2014, Nandita Sharma, chercheuse et activiste du réseau No Border, vous reprochait dans une recension du livre Border as Method, d'avoir laissé de côté le caractère central, encore très actuel, des frontières dans l'État-nation, en lui préférant une conception plus large de la frontière, entendue comme différence sociale. Qu'est-ce que vous en pensez? Les frontières au-delà de hiérarchiser, sont-elles hiérarchisées? Et quel type de connexion y a-t-il entre la frontière de l'État-nation et la multiplicité des frontières dont vous parlez dans le livre?*

**Sandro Mezzadra :** Nous essayons de décrire une situation dans laquelle il nous semble que la frontière d'État est encore extrêmement importante, mais elle n'est plus la seule partition fondamentale qui organise les sujets en mouvement. De plus, nous avons l'impression que le mode de gouvernance de la frontière d'État a changé durant les vingt, trente dernières années. Évidemment, selon les différents contextes et modalités, ce mode de gouvernance requiert de nous une analyse critique. J'ai beaucoup de respect pour le travail de Nandita Sharma, que je connais et suis depuis plusieurs années. Dans *Border as Method*, nous discutons un texte très intéressant, qu'elle a écrit avec Bridget Anderson et Cynthia Wright (2009) sur la politique « *no borders* ». Pour nous, c'est aussi l'occasion de faire le bilan d'une série d'expériences, celles des politiques « *no borders* », qui nous ont concernés directement. L'impression que nous avons est que la focalisation exclusive sur les frontières de l'État-nation, comme c'est souvent dans le cas des politiques « *no borders* », ne suffit pas pour développer une perspective critique sur les effets d'exclusion « hiérarchisants » de la frontière nationale. Pour discuter ces effets, il nous paraît fondamental de prendre des distances par rapport à une certaine vue qui a longtemps prévalu au sein du réseau *No Border* et qui absolutise, d'une certaine façon, la distinction entre citoyens et non-citoyens. Je répète, c'est avant tout un bilan de nos expériences. Il

nous semble que le fait de se concentrer sur la frontière nationale finit par avoir un effet inverse, mais naturel, de raffermissement de la frontière entre citoyens et non-citoyens. Politiquement, nous pensons qu'il est fondamental de déconstruire d'une façon critique et pratique la figure du citoyen que la frontière nationale pose en opposition binaire à celle du non-citoyen. Nous avons donc essayé de suivre une série de mouvements, de compositions et de recompositions de la frontière qui affecte d'une façon différentielle autant la figure du citoyen que celle du non-citoyen, dans l'espoir de voir de plus larges coalitions remettre en discussion la violence persistante de la frontière nationale.

C'est du moins ce qui s'est passé avec les mobilisations importantes des sans-papiers. Il s'agit de mobilisations fondamentales dans plusieurs pays, qui ont contribué à la formation de ma position politique sur les migrations, mais je pense que vingt ans après le commencement de ce mouvement par l'occupation de l'église Saint-Bernard à Paris en 1996, il est temps d'en faire un bilan. Je pense que plusieurs expériences, dont celles auxquelles j'ai participé activement, ont fini par atténuer les effets des mobilisations, en traçant, paradoxalement, une frontière nette entre les migrants et les sans-papiers et en dispersant ainsi la portée importante de leur créativité politique. Pour nous, la question qui se pose ici est de déterminer quelles sont les conditions pour que les luttes des sans-papiers s'insèrent dans des coalitions plus larges.

*À propos des luttes des sans-papiers, nous avons assisté à plusieurs changements de la citoyenneté dans les trente dernières années. D'un côté, la citoyenneté a subi – et subit toujours – des transformations par le haut dans l'affirmation du modèle néolibéral; de l'autre, la citoyenneté demeure, pour reprendre votre expression, un « terrain de lutte » où les exclus agissent déjà par le bas en tant que citoyens et citoyennes, en proposant de nouveaux chemins à parcourir et en remettant en discussion la citoyenneté qu'ils attendent. Il a été souligné que les luttes par le bas remettent en question le double R – des « rights and representation » (Papadopoulos, Stephenson et Tsianos 2008) – qui définit la citoyenneté. Comment éviter que de tels discours ne soient pas accaparés par la pratique discursive néolibérale, tout en refusant nostalgiquement un modèle de citoyenneté passé qui était hautement discriminatoire?*

**Sandro Mezzadra :** Avec cette question, vous soulevez un problème fondamental : la durée et la complexité majeure de ce double R dans le présent. Je suis moins tranchant sur la question des droits et de la représentation. Il est vrai qu'il y a une crise de la représentation. Les mouvements forts de cette crise proposent des formes politiques non

représentatives ou post-représentatives, mais cela ne signifie pas pour autant que nous nous sommes libérés du problème. D'abord, il faut considérer que nous parlons depuis longtemps de cette crise; toutefois, la logique représentative continue d'avoir de l'importance dans l'organisation de l'espace politique, donc je tends à opter pour une discussion plus nuancée. Je suis convaincu que nous vivons une crise profonde de la représentation, qui se mesure sur le plan de l'efficacité des politiques représentatives, mais je retiens qu'il est dangereux de penser que nous nous sommes libérés de la représentation. D'autre part, le risque que vous signalez dans votre question sur les discours accaparés par la pratique discursive néolibérale est réel. D'un point de vue théorique, le problème est de se doter d'outils critiques, politiques, qui nous permettent de traverser la crise de la représentation, qui est aussi la crise de la citoyenneté, sans penser que ces deux termes ne nous regardent plus, sans penser que les mouvements post-représentatifs, au-delà de la logique de la représentation, sont autonomes et capables de construire une perspective politique satisfaisante. D'un point de vue politique, si l'on regarde une série d'événements qui ont retenu notre attention ces dernières années – je pense, par exemple, à l'Amérique latine –, il s'agit de situations qui, par leurs formes, complexités et contradictions, sont passées par la représentation, et cela est important pour moi. D'autre part, si l'on regarde la situation en Europe, il y a une rupture, déterminée par les résultats des élections en Grèce, qui a mis en marche à l'intérieur de l'Union européenne une dynamique qui semblait inattendue. La possibilité que ces mouvements post-représentatifs fassent des incursions dans et utilisent l'espace de la représentation ne doit pas être sous-évaluée.

*Le lien avec le terrain, tant dans la recherche ethnographique la plus classique que dans les cas de l'enquête militante ou de la co-recherche est fondamental pour le développement de votre pensée. En même temps, cette démarche est liée à la production du savoir. Récemment, vous avez été le premier à signer « Un refus collectif », un appel des chercheurs et chercheuses engagés dans la production de savoir sur les migrations, qui dénonce les politiques migratoires européennes. L'intérêt pour la production de savoir critique est d'ailleurs manifeste dans New Keywords: Migration and Borders (De Genova, Mezzadra et Pickles 2015), un projet d'écriture collective auquel vous participez. J'aimerais donc, pour clore, aborder le lien entre la recherche et l'activisme, la pratique et la production du savoir.*

**Sandro Mezzadra :** Mon expérience est tellement liée à la militance qu'il est difficile pour moi de l'assumer comme un objet d'analyse. La rencontre avec les migrations a été aussi à l'origine d'un changement de mon agenda de recherche dès le début des années 1990,

notamment après l'événement marquant de la contestation du G8 à Gênes, en 2001. Je vivais à Gênes, et cela m'a touché particulièrement; nous avons commencé à tisser des réseaux à l'intérieur desquels j'ai développé mon approche sur les migrations. La première des trois grandes manifestations de 2001 à Gênes était sur les droits des migrants et a été rendue possible par l'importante mobilisation autour de ces enjeux qui eurent lieu dans cette ville par le passé. Ensuite, je suis passé par une série de relations, comme les campements *No Border*, et nous avons construit un laboratoire transnational de travail, tant au niveau politique qu'au niveau de la recherche à travers l'université, les campements et les actions directes contre les centres de détention. Il y a eu le réseau *Frassanito*, qui a eu une certaine importance en Europe par sa volonté de produire un nouveau type de discours politique qui se distinguait de la victimisation, de l'ONG-isation de l'action; par exemple, tous les discours qui circulaient sur l'autonomie des migrations sont nés à l'intérieur de ce réseau. L'appel du « Refus collectif » et les *New Keywords* s'inscrivent dans la continuité de ces expériences.

Le texte du « Refus collectif » est né au moment du remplacement du « *Mare Nostrum* » par « Triton »<sup>3</sup> et souligne le refus de devenir complice aux programmes de migrations déterminés par les pouvoirs politiques à travers l'utilisation des savoirs critiques. Il y a, d'une part, la critique du continuum militaire – humanitaire dont nous parlions avant et, d'autre part, la capacité de distinguer, même tactiquement, les modalités spécifiques qui forment ce continuum. Ce texte est marqué par un débat qui a également caractérisé *New Keywords*, à savoir le fait qu'il n'y a aucune garantie sur la pureté du savoir critique produit au sujet des migrations. Nous avons eu plusieurs exemples de politiques migratoires que nous n'aimons pas et qui ont reformulé, d'une certaine façon, le savoir critique au développement duquel nous avons contribué. Cet élément est très présent dans le texte du « Refus ». Plusieurs chercheuses ont notamment soulevé le problème de la contamination du savoir critique et de la nécessité d'agir. Cette prise d'action, qui illustre une autre modalité d'utilisation de ce savoir, est caractérisée par le refus non seulement de la façon dont la frontière est gouvernée de nos jours dans la Méditerranée, mais aussi de la position dans laquelle nous nous trouvons à opérer et à produire du savoir critique. Il est nécessaire de sortir du milieu strictement académique et de la simple production de savoir pour combattre à un niveau politique. Il s'agit de mener une lutte permanente pour laisser des portes ouvertes à la politisation d'un discours qui en soi est politique, mais cela ne le met pas à l'abri d'un usage que nous ne cautionnons pas. Naturellement, l'expérience et les débats sur la co-

---

<sup>3</sup> *Mare Nostrum* a été une opération militaire et humanitaire menée par la marine militaire italienne dans la mer Méditerranée. Elle a été remplacée par le projet européen *Triton* en 2014.

recherche peuvent servir d'appui. Il s'agit d'expérimenter, mais il n'y a pas a priori de solution.

*Au-delà de la récupération politique de la pensée critique à l'encontre de ses intentions, il y a aussi le danger d'une dépolitisation de la pensée militante et de la mise en place de pratiques que je nommerais d'esthétisation de la pensée critique. Je pense notamment à la formulation de l'Italian Theory.*

**Sandro Mezzadra :** Plus que d'esthétisation, je parlerais d'anesthésie. L'*Italian Theory* en particulier est devenue rapidement une marchandise académique qui est présente notamment dans certains départements de *Romance Studies* dans le monde anglophone. Le risque est en effet que la force critique d'une théorie comme l'opéraïsme, qui s'est construit dans un dialogue constant avec ses développements à l'étranger, se perd avec l'accentuation du genre *Italian Theory*. J'ai été très critique face à l'*Italian Theory* dans des colloques où j'ai été invité à en parler, parce qu'au-delà de l'anesthésie, cette forme d'études risque de créer une certaine confusion, presque comique, dans sa circulation internationale. Il y a plusieurs années, j'ai été invité à un colloque où une des questions de débat était l'influence de Fanon sur Agamben, comprenez-vous? Il est vraiment singulier de penser que Fanon ait eu une quelconque influence sur Agamben, dont la formation est d'ailleurs complètement différente. Il y a, dans l'*Italian Theory*, la tendance à vouloir tout mettre ensemble. L'*Italian Theory* étant une pensée critique, elle est associée ici à la pensée postcoloniale dont Fanon est un auteur important. Ils ont donc supposé une connexion entre Fanon et Agamben. Ceci dit, je me suis rendu compte qu'un aspect de l'*Italian Theory* et de sa diffusion relativement répandue dans les milieux universitaires étrangers, notamment anglophones, est à évaluer avec attention : cela a permis de donner un repère presque identitaire à la diaspora intellectuelle italienne à l'étranger, celle dont vous faites partie. Ces effets peuvent être potentiellement intéressants à analyser au moment où le dispositif d'anesthésie, créant, entre autres, cette confusion, se rompt.

## Références

- Anderson, Bridget, Nandita Sharma et Cynthia Wright  
2009 Editorial: Why No Borders? *Refuge* 26(2):5-18.
- Balibar, Étienne  
1997 Qu'est-ce qu'une frontière ? *In* La crainte des masses. Politique et philosophie avant et après Marx. Pp. 371-380. Paris: Galilée.
- Balibar, Étienne, Sandro Mezzadra et Ranabir Samaddar, dir.  
2011 *The Borders of Justice*. Philadelphia: Temple University Press.
- De Genova, Nicholas  
2004 The Legal Production Of Mexican/Migrant "Illegality". *Latino Studies* 2(2):160-185.
- De Genova, Nicholas, Sandro Mezzadra et John Pickles, dir.  
2015 New Keywords: Migration and Borders. *Cultural Studies* 29(1):55-87.
- Foucault, Michel  
1976 *Histoire de la sexualité*. Tome 1 – La volonté de savoir. Paris: Gallimard.
- Fumagalli, Andrea et Sandro Mezzadra, dir.  
2010 *Crisis in the Global Economy. Financial Markets, Social Struggles, and New Political Scenarios*. Cambridge: MIT Press.
- Jansen, Yolande, Robin Celikates et Joost de Bloois, dir.  
2015 *The Irregularization of Migration in Contemporary Europe. Detention, Deportation, Drowning*. London: Rowman & Littlefield.
- Mezzadra, Sandro  
2006 *Diritto di fuga. Migrazioni, cittadinanza, globalizzazione*. Verona: Ombre Corte.  
2008 *La condizione postcoloniale. Storia e politica nel presente globale*. Verona: Ombre Corte.  
2014 *Nei cantieri marxiani. Il soggetto e la sua produzione*. Roma: Manifestolibri.
- Mezzadra, Sandro et Brett Neilson  
2013 *Border as Method, or, the Multiplication of Labor*. Durham: Duke University Press.
- Papadopoulos, Dimitris, Niamh Stephenson et Vassilis Tsianos  
2008 *Escape Routes: Control and Subversion in the Twenty-First Century*. London: Pluto Press.

Sharma, Nandita

2014 Border as Method, or, the Multiplication of Labor by Sandro Mezzadra and Brett Neilson (review). *Labour / Le Travail* 74:420-423.

*Lucio Castracani*  
*Candidat au doctorat en anthropologie*  
*Université de Montréal*  
[lucio.castracani@umontreal.ca](mailto:lucio.castracani@umontreal.ca)